

THEATRE DES CELESTINS

Directeur
JEAN MEYER

Directeur de la scène
RENÉ MONIEZ

Régisseur général
HENRI VART

Chef machiniste
ROGER GIRARD

Chef électricien
MARC BRUN

Chef costumière
Josiane BERTHAUD

THÉÂTRE
DES
CÉLESTINS

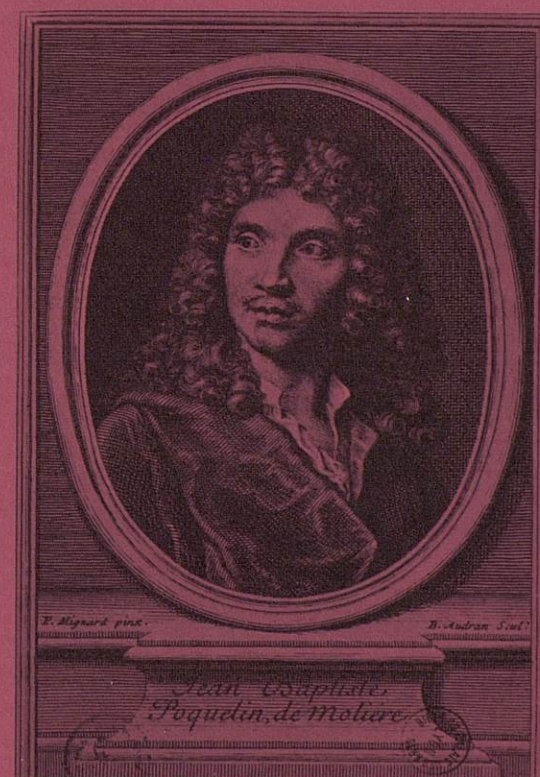
Maquette
RENÉ FERRIN

Impression : COMIMPRIM

2028 W 128

THEATRE DES CELESTINS

L'AVARE *de Molière*

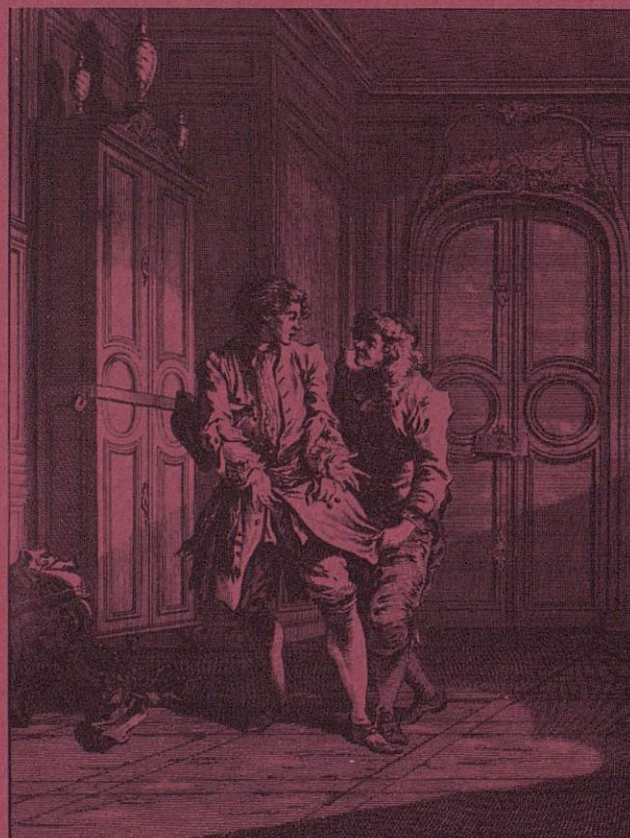


SAISON 1979-1980

L'AVARE

On peut le croire sur parole lorsqu'il avoue avoir soixante ans bien comptés. Si l'on tient compte de sa coquetterie, il est probable qu'il est plus près de soixante-dix, s'il ne les a pas dépassés, que de soixante.

Etymologiquement son nom qui signifie : « homme rapace, homme aux doigts crochus », vient d'un mot grec latinisé par Plaute dans son *Trinummus* : « Blandiloquentulus, harpago, mendax, cuppes, avarus... ». Le même Plaute emploie, d'ailleurs, dans son *Aululaire* le verbe « harpagare » (agripper, voler). Chez Tite-Live, harpagones désignait une espèce de harpons à l'aide desquels les Carthagi-



nois accrochaient les embarcations ennemies. Enfin Luigi Groto, dans son *Emilia* avait précédé Molière en faisant d'Harpagon le type même de l'avare et du grippe-sous.

L'avarice domine Harpagon, elle le submerge, elle est sa souffrance, sa joie et sa santé. L'homme n'est point profond. Sa ruse et son égoïsme sont filles de son vice. Si ces sens font sa seule faiblesse, ils fournissent la preuve que l'avarice conserve, comme toutes les passions violentes. Attentif au premier aboiement d'un chien, Harpagon ne dort que d'un œil. A peine éveillé, son obsession le fait se lever promptement. Il flaire, il furète, il inspecte, il soupçonne, il s'emporte, son sang circule, jamais il ne s'ennuie. L'amour-passion qu'il a pour l'argent lui fait une vie ardente qui l'oblige à régler la quotidienne avec autorité et sans presque la voir. Harpagon, l'œil et l'oreille aux aguets, est presque toujours dans un état second. Il vit intensément. Il ne voit pas passer le temps. Il a, comme tous les amants, des angoisses terribles et des bonheurs fulgurants. Il peuple d'espoirs et de désespoirs la plus banale des journées. Il possède l'art de faire naître des prétextes. Il se rue sur la quiétude, il la bouleverse, il la balaie pour mieux installer sa joyeuse suspicion. Il est sans cesse en quête de partenaires qui alimenteront et réchaufferont son humeur. Tout ce qui lui tombe sous la main – enfants, valets, courtiers, entremetteuses – lui est bon. Il aime, au fond, qu'on lui donne la réplique. Cela permet à son génie d'aller toujours un peu plus loin. Cependant, chose admirable, il se suffit à lui-même et trouve jusque dans la solitude des motifs à ne point redescendre sur la terre. Cet homme que nous venons d'imaginer dans sa vie de chaque jour, nous allons le voir affronter une situation exceptionnelle. Toute la maison est en crise, chacun a la sienne : Valère, Cléante, Elise, La Flèche, Marianne !... Tous n'ont qu'un ennemi : Harpagon. Celui-ci livrera bataille sur tous les fronts, sans sortir de cet état second qui fait sa force. Régénéré, pourrait-on dire, par la multiplicité des combats, cet état second, qui est toute l'illustration du caractère, pousse à son paroxysme l'agressivité naturelle d'Harpagon. Il s'échappe de celui-ci des mots qui n'atteignent au comique que par l'excès de leur atrocité. Le dépouillement du personnage est parfois si grand qu'il atteint les limites de l'ingénuité.

Peindre l'avarice d'un homme aux revenus modestes, c'eût été, dans une certaine mesure, l'excuser. Harpagon est riche. Dix mille écus font une somme importante et toute sa fortune n'est pas enterrée dans son jardin. Il s'agit, on le sait, d'un or qu'on lui a rendu la veille. Notons au passage que c'est une grande habileté dramatique que de situer en coulisse le lieu, connu seulement de l'intéressé, où se trouve enfoui son trésor.

Harpagon porte un diamant fort beau. Il se doit de tenir son rang de seigneur. Un cocher-cuisinier, une servante, deux laquais et un intendant sont à sa disposition. Ses réserves contiennent de beaux meubles et une tapisserie de prix, celle sans doute qui était la propriété du Maréchal de la Meilleraye et qui aurait été expertisée par le père de Molière lui-même. L'avare dissimule mais il n'est pas incompatible qu'il cherche à briller. Sa maison qu'il a héritée de ses pères lesquels n'étaient pas fatalement affectés de son vice – son propre fils est prodigue – est belle et bien meublée. Il possède, chose très rare à l'époque, un carrosse et des chevaux pour le tirer. Il n'est point dit qu'il soit sale et négligé. Il cherche à plaire et se veut coquet. Molière qui a créé le rôle portait : « manteau, chausses et pourpoint de satin noir, chapeau, perruque et souliers ». Parce que son cœur est totalement absent il se dégage de lui une véritable grandeur dramatique.



Du 6 au 18 novembre 1979

L'AVARE de Molière

Mise en scène de Jean Meyer

Décor et costumes de Suzanne Lalique

avec

Valère	Jean-Pierre ANDREANI
Elise	Yolande FOLLIOT
Cléante	Jean-Paul LUCET
Harpagon	Jean MEYER
La Flèche	Guy PIERAULD
Maître Simon	Robert CHAZOT
Frosine	Perrette PRADIER
Dame Claude	Marie-Claude DUPUPET
Maître Jacques	Jacques MARIN
Brindavoine	Henri VART
La Merluiche	Philippe DELAIGUE
Marianne	Marie de COSTER
Le Commissaire	Jean PEMEJA
Anselme	Hubert BUTHION
Clerc de commissaire	Michel CARNIERE
Laquais	Jean-Gabriel ALIBERT
	Christophe BASTELICA
	Robert ZANATTA
	Jean-Michel ORTROWSKI

LES ARTISTES SONT COIFFÉS PAR
DOLÈRES ET GÉRARD - 9, RUE CHAVANNE - 69001 LYON